

la basilique Notre-Dame de Québec publiée en 2012 par le même éditeur¹. D'autres églises de Québec ayant une valeur patrimoniale et sociologique comme Saint-Roch et Saint-Sauveur, les deux plus vieilles paroisses de la basse-ville, mériteraient aussi qu'on leur consacre une étude sérieuse.

Ces importantes monographies consacrées à l'église Saint-Jean-Baptiste et à l'église Saint-Charles de Limoilou contiennent de façon sous-jacente une problématique évoluant du cultuel vers le culturel. Ici comme dans d'autres études de même nature, la dimension patrimoniale s'en dégage à l'évidence. En ce sens, la publication de ces deux ouvrages constitue une invitation à la population des quartiers concernés pour reprendre en main sur de nouvelles bases l'avenir de leur église léguée par les générations antérieures.

Fernand Harvey
Professeur associé
Chaire Fernand-Dumont sur la culture, INRS
fernand.harvey@ucs.inrs.ca

David Koussens, Jean-François Laniel et Jean-Philippe Perreault, dir.,
Étudier la religion au Québec : regards d'ici et d'ailleurs, Québec,
Presses de l'Université Laval, 2020, xi, 677 p. 59 \$

Depuis sa relance en 2015, la Société québécoise pour l'étude de la religion diffuse activement la recherche sur la religion et le religieux. Dans ce collectif paraissent des textes issus de communications entendues à son colloque de 2016 ou à son symposium international de 2017.

Trente-neuf spécialistes proposent soit des bilans ou des réflexions sur l'état actuel des études sur la religion et sur le religieux au Québec, soit les résultats d'enquêtes empiriques. Le plus grand nombre se définit comme sociologues, plusieurs proviennent d'autres sciences humaines, à peu près autant sont des spécialistes des sciences religieuses, on compte aussi quelques théologiens. Leurs textes ont été regroupés en quatre parties : « Des institutions de savoir » (universités et sociétés savantes), « Des enjeux épistémologiques », « Ce que le religieux nous révèle » et « De l'étude comparée » (travaux de chercheurs étrangers sur le Québec seul ou en comparaison).

1. *Notre-Dame de Québec 1664-2014*, Québec, Septentrion, 2014, 5 tomes. Tome 1 : Denyse LÉGARÉ, *L'inspirante basilique-cathédrale. L'architecture de Notre-Dame de Québec*, 173 p. ; Tome 2 : Jean-Marie LEBEL, *La paroisse Notre-Dame de Québec. Ses curés et leurs époques*, 349 p. ; Tome 3 : Paul LABRECQUE, *L'église Notre-Dame-des-Victoires. Un monument sur la place Royale à Québec*, 159 p. ; Tome 4 : Georges GAUTHIER LAROCHE, *L'église pionnière de Québec. Origines et fondateurs (1615-1664)*, 183 p. ; Tome 5 : Jean-Claude FILTEAU et Daniel ABEL, *Joyeuse lumière. Les vitraux de Notre-Dame de Québec*, 223 p.

Étudier la religion/le religieux au Québec n'est pas une sinécure. Dressons la toile de fond : sécularisation achevée de la société et néanmoins représentation encore passionnée du passé religieux ; colère toujours prête à s'exprimer contre l'Église catholique, mais catholicisme culturel encore assez prégnant ; volonté collective ferme de contrer l'expansion de toutes les religions dans l'espace étatique doublée d'irritation contre le militantisme religieux ; désintéret assez généralisé, quoique à des degrés divers, des Québécois envers leurs confessions culturelles d'appartenance et, en conséquence, suspicion à l'égard des croyants radicaux de tous horizons. **Sarah Wilkins-Laflamme** propose une intéressante étude quantitative sur quelques-uns de ces énoncés.

*

La théologie et les sciences religieuses sont les premières à pâtir de ce contexte. Or, celui-ci n'est pas la seule source de leurs difficultés.

Du côté des sciences religieuses, avancent **David Koussens**, **Jean-François Laniel** et **Jean-Philippe Perreault** en présentation, les pionniers des années 1970 ont construit la discipline en étant persuadés de la disparition en cours de la religion dans les sociétés de la modernité avancée. Du coup, non seulement eux-mêmes et leurs successeurs ont eu et ont tendance à se désintéresser de la religion au profit du religieux, mais en outre ils pratiquent la « dilution de l'objet » (p. 10). Car ce religieux, ils le dissolvent soit dans un sacré plus ou moins dissocié des religions, soit dans la culture au sens anthropologique. Bref, eux-mêmes rendent leur objet sans substance. Pendant ce temps, quand ils étudient la religion, les chercheurs des autres sciences humaines le font évidemment à partir de leurs propres regards, préoccupations et méthodes. Comme, d'une part, leurs disciplines sont souvent ancrées dans une épistémologie plus solide, et que, de l'autre, la société se préoccupe davantage de religion [qui n'a pas disparu] que de religieux, il s'ensuit une « subordination des sciences religieuses » (p. 10), c'est-à-dire leur dévalorisation à la fois universitaire et sociale. Pour ces trois chercheurs, celles-ci sont donc une discipline encore en gestation. Ils parlent d'une « fondation inachevée » (p. 1 et p. 19).

Du côté de la théologie, ça ne va pas bien non plus. **Robert Mager** analyse qu'en dépit de leur effort considérable pour répondre aux attentes de la société, de l'université et de l'Église catholique, les théologiens sont confrontés à l'impasse des trois côtés. La société se méfie d'eux parce qu'ils s'intéressent à la religion et qu'ils le font de l'intérieur. L'Église se détourne de ces savants à la fidélité trop critique à son goût. Enfin, sceptiques sur la valeur scientifique de la théologie, les universités se retiennent de moins en moins d'expulser celle-ci.

Après les fermetures des années 1990 dans le réseau de l'Université du Québec, le tsunami des années 2010 a d'ailleurs détruit presque tout le reste : démantèlement des facultés des universités de Sherbrooke, McGill et de Montréal, remplacées par des structures au statut plus précaire et, sauf à Montréal, dispersion des professeurs dans d'autres départements. À l'Université Laval et à l'UQAM, les professeurs, pour l'instant épargnés, sont néanmoins contraints sans trêve de plaider auprès de l'administration la pertinence de leurs unités. **Solange Lefebvre**, **Sara Teinturier**, **Gilles Routhier** et **Catherine Foisy** font le point sur tout ce branle-bas institutionnel, peu propice, c'est le moins qu'on puisse dire, au calme nécessaire à la recherche !

Plusieurs pistes sont tracées pour sortir du marasme. Pour les codirecteurs du collectif, reconnecter le religieux à la religion et faire du « religieux du Québec » (p. 16) l'objet spécifique des sciences religieuses est une option reconnue par les chercheurs à l'international ; forts de cette caution, ils lancent un « appel militant » (p. 19) aux universités et aux financeurs de soutenir les sciences religieuses. Routhier, lui, fait valoir « l'utilité sociale » (p. 58) : enrichissement offert par la théologie et les sciences religieuses à de nombreux programmes d'enseignement et unités de recherche ; intelligence de la foi comme antidote au fondamentalisme ; mission sociale des universités de former les professionnels, y compris ceux du religieux. Ces auteurs se revendiquent de la rationalité institutionnelle. **Perreault**, dans son texte sur la jeunesse, et **Marc Dumas** soulignent quant à eux la richesse d'une approche heuristique : ils invitent à renverser et à aiguïser le regard. Pour le premier, s'il est admis que le social explique le religieux, il faut oser défendre qu'en retour le religieux aide à comprendre le social (p. 314). Dumas va plus loin : la théologie doit débusquer « le théologal où on ne l'attend pas » (p. 367), révéler l'absolu présent au sein de notre monde qui ne le voit pas, et en proposer le sens (p. 379). Enfin, **Mager** et, en postface, **Raymond Lemieux**, font entendre une voix prophétique. Lemieux rappelle que la foi porte une contestation radicale de l'ordre établi, le désir d'un monde autre ; et que, parmi leurs rôles, les religions ont celui de canaliser, de « civiliser » (p. 663) cette énergie pour la mettre au service du bien. Pour Mager, que les théologiens se recentrent sur les ressources de sens qu'offrent les traditions croyantes, qu'ils fassent dialoguer celles-ci et qu'ils en dégagent un sens commun, à la fois socle et horizon du travail que nous, humains, avons à faire ensemble pour relever les défis éthiques de notre temps. Si les universités ont mission de contribuer à faire naître l'avenir, alors, disent Mager et Lemieux, elles doivent soutenir l'étude de la religion et du religieux.

*

L'histoire, la littérature, la sociologie, le droit, d'autres disciplines font elles aussi de la religion au Québec un de leurs objets de recherche.

La littérature ? Plus vraiment. **Mireille Estivalèzes** a scruté les cours de littérature dans nos universités. Très peu traitent de la Bible et des mythologies gréco-romaines, l'une et les autres pourtant constitutives de la culture occidentale; aucun n'est consacré aux rapports entre religions et littératures. **Céline Philippe** ne cache pas son inquiétude. Les littéraires n'étudient pas les liens entre littérature québécoise et catholicisme, témoin le peu de titres qu'elle a pu colliger. Et rares les écrivains contemporains qui intègrent dans leurs œuvres des éléments de catholicisme, même simplement culturel. Celles qui en contiennent sont-elles vouées à devenir inintelligibles aux jeunes (p. 322)? Refuser de transmettre un savoir sur le catholicisme, c'est, pour Philippe, «cesser d'entendre et de faire entendre quelque chose de cette "voix du pays de Québec", dont cette religion aura permis la transmission au fil du temps» (p. 333).

Si les littéraires abdiquent cette responsabilité, du moins peut-on compter sur les historiens pour s'en charger. **Guy Laperrrière** a recensé pas moins d'une cinquantaine d'auteurs et 410 titres en une quinzaine d'années : instruments de travail et synthèses ; histoire des idées et catholicisme culturel ; missions autochtones et étrangères ; personnel religieux ; éducation et culture ; pratiques, croyances, associations et régulations sociales ; protestantisme et judaïsme ; sans compter environ une thèse de doctorat par année. Tout un dynamisme ! **Brigitte Caulier** y ajoute en soulignant l'apport de l'histoire sociale à la connaissance des groupes religieux minoritaires, les préoccupations actuelles pour les «contacts interreligieux, interconfessionnels et interdénominationnels» (p. 165) d'hier, les nouvelles études sur les relations entre Québécois juifs, protestants et catholiques d'autrefois. Elle invite les historiens à creuser l'histoire des pratiques, des croyances, des liturgies, des rituels et des spiritualités ; bref, à persévérer dans l'histoire sociale, mais sans plus négliger l'histoire proprement religieuse.

C'est justement le sujet de la réflexion d'**É.-Martin Meunier**, mais pour le présent : «L'étude du religieux et de la religion peut-elle se justifier en elle-même au Québec?» (p. 137). Difficilement, déplore-t-il. Le «rapport trouble» (p. 153) des Québécois à la religion les ferait regarder de travers les sociologues de ce champ ; l'université exige de ceux-ci comme des autres chercheurs qu'ils ramènent de l'argent ; l'État, du reste, en offre passablement, mais à la condition que l'expertise qu'on lui propose porte sur les questions qui l'intéressent. Ces pressions conduisent les sociologues de la religion à nicher leur objet ailleurs qu'en lui-même : dans les libertés fondamentales, le pluralisme, le pouvoir, l'école, la santé, l'immigration, les minorités confessionnelles. Ils finiraient ainsi malgré eux par se mettre à la remorque sinon des objectifs, du moins des priorités de l'État ; ou, dit autrement, par «se convertir lentement en gestionnaires étatiques du religieux» (p. 148), en délaissant le grand projet des pionniers d'ériger

une science capable de comprendre la nature même du religieux en société (p. 147).

*

On a là une clé pour aborder plusieurs des études empiriques proposées dans ce collectif. Santé, religion et spiritualité sont conjuguées dans les contributions de **Géraldine Mossière** et d'**Émilie Audy**. Le cours d'éthique et culture religieuse est au centre du texte de **Lori G. Beaman** et **Christine L. Cusack**; il intéresse aussi **Leni Franken** dans une instructive comparaison entre le Québec et la Flandre. La laïcité, les accommodements raisonnables, les minorités confessionnelles – notamment les musulmans, et les signes religieux, toutes questions distinctes, mais souvent amalgamées, y compris par les savants – sont traitées par **Valérie Amiriaux** et **Paco Garcia**, **Samuel Blouin**, **Bertrand Lavoie**, **Kiyonobu Date**, **Jean Baubérot**, et dans le texte d'**Emily Laxer**, **Jeffrey G. Reitz** et **Patrick Simon**.

Ces articles donnent une bonne idée de la recherche récente; comme celui de **Sara Teinturier** et **Matthieu Brejon de Lavergnée**, qui porte sur les thèses soutenues ou en cours depuis les années 2000. **Hillary Kaell** y ajoute : le monde se globalisant et les universités poussant à l'internationalisation, une partie de la recherche québécoise change d'échelle pour tenir compte du « transnational », de l'« international », du « mondial » (p. 397). Trois thèmes, dit-elle, prennent de l'ampleur : religion et immigration, missions étrangères catholiques, mouvements religieux émergents et nouvelles technologies.

Deirdre Meintel d'une part, **Reginald W. Bibby** et **Rodney Stark** de l'autre, sont les seuls du collectif à étudier la religion ou le religieux pour lui-même dans des travaux de terrain. Les enquêtes de marché effectuées vers 2015 montrent qu'existerait encore bel et bien un potentiel de croissance pour l'Église catholique, y compris parmi les Québécois de langue française qui constituent 95 % des catholiques du Québec. La principale force de l'Église, selon Bibby et Stark, ne réside pas dans sa vitalité actuelle, on s'en doute, mais dans ce que les Québécois sont encore si attachés à leur identité culturelle catholique qu'ils n'en recherchent quasiment jamais une autre. Certes, plusieurs lorgnent du côté de certaines spiritualités marginales, ainsi que l'observe **Deirdre Meintel**, mais rares ceux qui s'y convertissent. En fait, lorsqu'ils sont en quête spirituelle et quelle que soit leur confession, tant les natifs que les immigrants ont plutôt tendance à circuler entre divers courants, dans l'espoir avant tout de guérison et de mieux-être. Tout ce religieux se fait discret, c'est un « tabou » (p. 346). En effet, bien des lieux de cultes sont invisibles parce que leurs membres n'ont pas les moyens de s'établir ou n'ont pas obtenu le permis requis; par ailleurs, dans l'appréhension d'être mal reçu, on se tait généralement sur sa quête ou ses croyances, ou encore on se dit spirituel plutôt que religieux. Selon Meintel, rien de cela n'est spécifique au Québec, quoique ce pourrait y être un peu plus marqué qu'ailleurs.

Terminons en soulignant les rapports entre nation et religion. **Kevin J. Christiano** ne minimise pas l'indifférence des chercheurs des États-Unis pour le Québec. Il dit bien la difficulté de comparer les parcours religieux des deux contrées. Néanmoins, le nationalisme québécois n'est pas sans résonance dans ce pays. **Geneviève Zubrzycki** explique comment elle s'est prise pour y faire publier son *Jean-Baptiste décapité*. **José Santiago**, enfin, compare catholicisme et nationalisme au Québec et au Pays basque. Là comme ici, pendant un siècle et demi, religion et nation se sont soutenues l'une l'autre, et le nationalisme traditionnel s'est donné une mission providentielle. À partir des années 1960, le déclin du catholicisme s'est accompagné d'un transfert de sacralité : la nation étant devenue une fin en soi, son histoire et son territoire, pour les nationalistes, ont acquis un nouveau caractère sacré. Santiago analyse que si la violence a été beaucoup plus présente là qu'ici, ce serait que la nation québécoise possède au Canada des caractéristiques distinctives plus claires, y compris la religion, que la nation basque en Espagne. On n'aurait donc pas eu besoin ici de la violence pour délimiter les frontières symboliques de la nation.

Jean-Marc Larouche raconte l'histoire et les premières années de la Société québécoise d'étude de la religion (1987-2000). Maintenant qu'elle est relancée, souhaitons qu'elle continue longtemps d'offrir à la communauté savante des ouvrages riches d'autant de science et de réflexion.

Lucia Ferretti
Département des sciences humaines
Université du Québec à Trois-Rivières